

IV - Lettres ouvertes

Lettre à mes correspondants

Anne qui es-tu ? Anne d'où viens-tu ? Qu'est-ce qui a fait que tu écrives des livres ? Ce sont des questions que vous me posez à longueur d'année dans une correspondance fidèle et chaleureuse qui aura été une grande joie de ma vie.

Qui est Anne ? Elle est Marie.

Et qui est Marie ? Marie pourrait-elle le dire ? Trois fois mère, dix fois grand-mère, elle a vécu, comme toutes les femmes, les méandres de sa vie, heureuse et malheureuse, chanceuse et malchanceuse, et parfois le tout ensemble dans d'étranges amalgames.

Mais on marche le chemin sur la lancée prise parce qu'on a des enfants qui ont besoin qu'on assume. Parce qu'on a le goût de vivre, le goût du bonheur aussi et l'appétit d'être qui naît avec soi et qui comble bien des failles.

Alors on cueille comme on peut les choses de sa vie que l'on dynamise par ses résonances, que l'on multiplie par ses créations, et que l'on réchauffe en échangeant sa chaleur.

La vie est parcours plus ou moins choisi.

Mais les résonances se creusent d'emblée aux premiers pas dans la vie, dès les premières années.

Tout ce que Marie peut dire c'est justement SON enfance, SES toutes premières années, SES premiers pas dans la vie.

Marie vient de Jean-Michel et Louise Robert.

Ils viennent eux-mêmes l'un d'une mère qui contait, l'autre d'un père qui chantait, tous deux menant plus avant les contes et les complaints du Temps.

Elle vient, aussi, d'un village haut perché qui s'appelle Saint-Avit. Et qui, par chacun, témoignait du temps franchi.

Elle vient de tous ceux qui semèrent en elle un imaginaire juste à sa mesure.

Elle vient de la tendresse qui ne lui a pas manqué.

Elle vient aussi de ses peines qu'elle a dû assumer jeune, d'une vie incertaine où l'argent manquait mais où un rien était fête.

Le village méritait que l'on témoignât de lui. Marie s'en vient d'un pays où, sans réels grands-parents, elle en a eu quelques-uns, où les voisines vous soignaient quand la mère était malade, où une petite fille était devenue sa sœur, et où, son père parti, les autres pères du village avaient tous pour elle un mot paternel.

Marie a neuf ans.

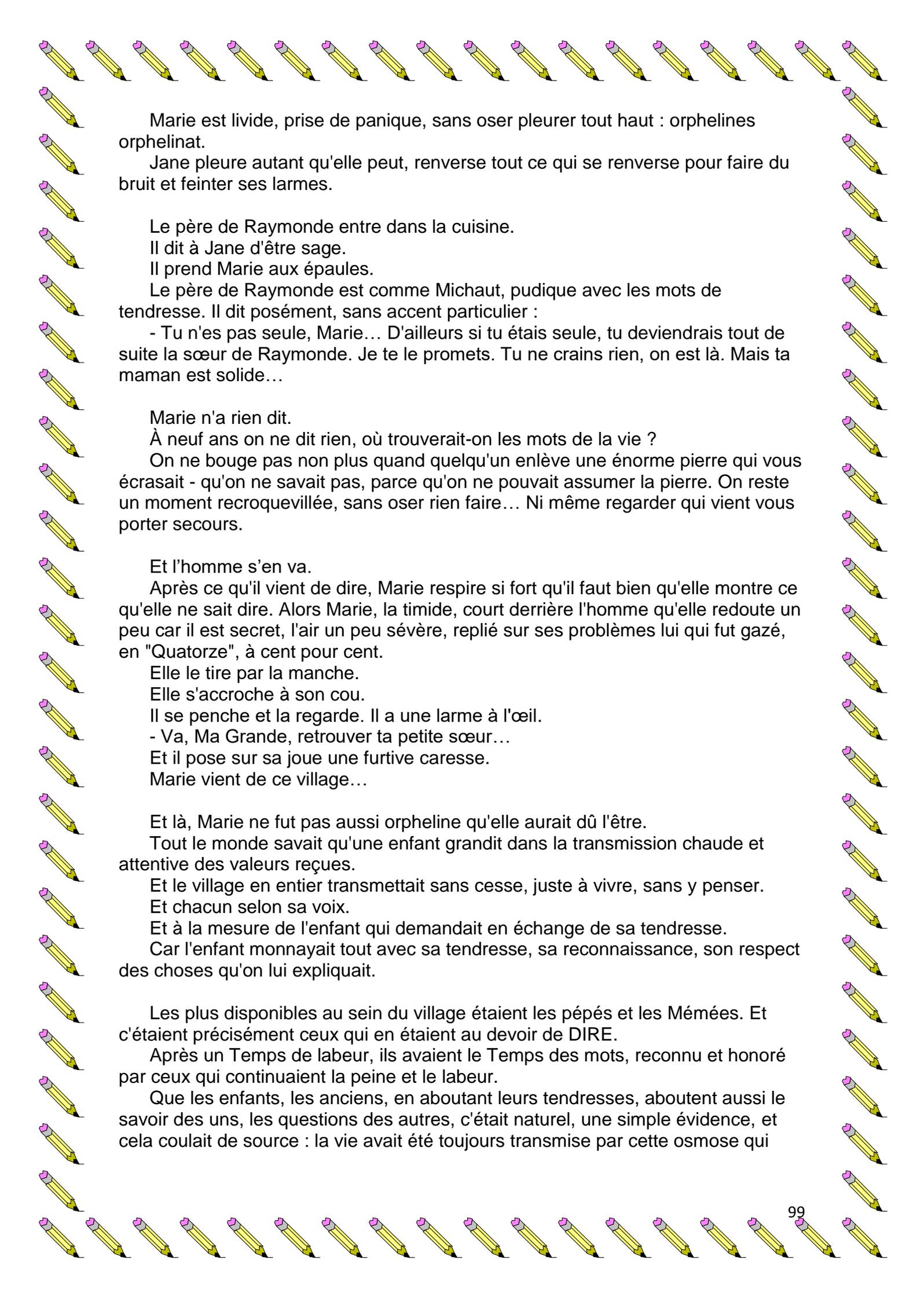
Louise a une grippe avec quarante de fièvre.

Elle délire comme seule Louise pouvait délirer dans le grand lit où Michaut...

La Mémée Tasine est à son chevet. Le Docteur aussi. Ventouses scarifiées comme pour Michaut.

Les petites filles mangent chez les voisins qui se les partagent comme pour Michaut...

Mais Marie est là ce soir dans la cuisine désolée où elle surveille Jane.



Marie est livide, prise de panique, sans oser pleurer tout haut : orphelines orphelinat.

Jane pleure autant qu'elle peut, renverse tout ce qui se renverse pour faire du bruit et feinter ses larmes.

Le père de Raymonde entre dans la cuisine.

Il dit à Jane d'être sage.

Il prend Marie aux épaules.

Le père de Raymonde est comme Michaut, pudique avec les mots de tendresse. Il dit posément, sans accent particulier :

- Tu n'es pas seule, Marie... D'ailleurs si tu étais seule, tu deviendrais tout de suite la sœur de Raymonde. Je te le promets. Tu ne crains rien, on est là. Mais ta maman est solide...

Marie n'a rien dit.

À neuf ans on ne dit rien, où trouverait-on les mots de la vie ?

On ne bouge pas non plus quand quelqu'un enlève une énorme pierre qui vous écrasait - qu'on ne savait pas, parce qu'on ne pouvait assumer la pierre. On reste un moment recroquevillée, sans oser rien faire... Ni même regarder qui vient vous porter secours.

Et l'homme s'en va.

Après ce qu'il vient de dire, Marie respire si fort qu'il faut bien qu'elle montre ce qu'elle ne sait dire. Alors Marie, la timide, court derrière l'homme qu'elle redoute un peu car il est secret, l'air un peu sévère, replié sur ses problèmes lui qui fut gazé, en "Quatorze", à cent pour cent.

Elle le tire par la manche.

Elle s'accroche à son cou.

Il se penche et la regarde. Il a une larme à l'œil.

- Va, Ma Grande, retrouver ta petite sœur...

Et il pose sur sa joue une furtive caresse.

Marie vient de ce village...

Et là, Marie ne fut pas aussi orpheline qu'elle aurait dû l'être.

Tout le monde savait qu'une enfant grandit dans la transmission chaude et attentive des valeurs reçues.

Et le village en entier transmettait sans cesse, juste à vivre, sans y penser.

Et chacun selon sa voix.

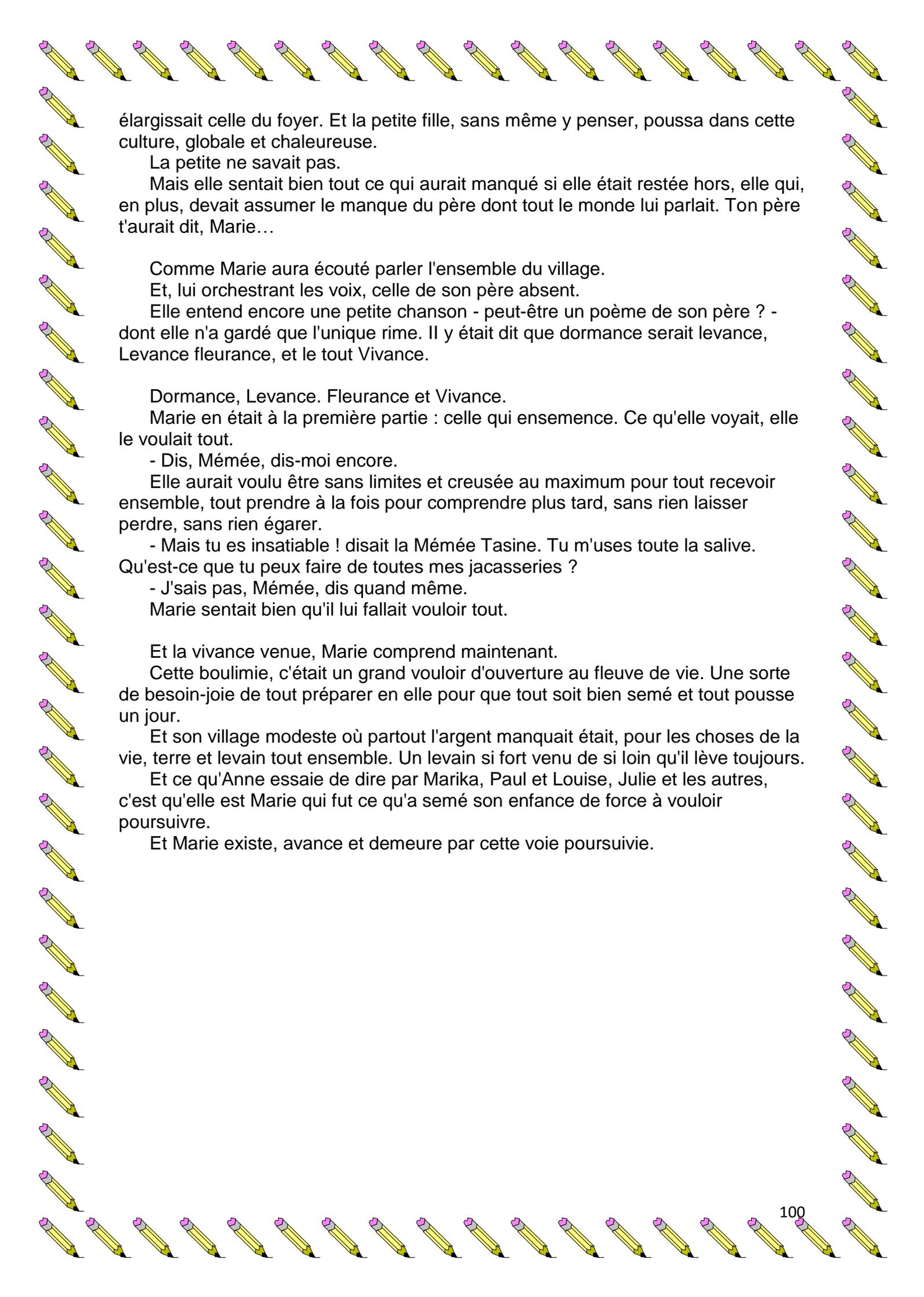
Et à la mesure de l'enfant qui demandait en échange de sa tendresse.

Car l'enfant monnayait tout avec sa tendresse, sa reconnaissance, son respect des choses qu'on lui expliquait.

Les plus disponibles au sein du village étaient les pépés et les Mémées. Et c'étaient précisément ceux qui en étaient au devoir de DIRE.

Après un Temps de labeur, ils avaient le Temps des mots, reconnu et honoré par ceux qui continuaient la peine et le labeur.

Que les enfants, les anciens, en aboutant leurs tendresses, aboutent aussi le savoir des uns, les questions des autres, c'était naturel, une simple évidence, et cela coulait de source : la vie avait été toujours transmise par cette osmose qui



élargissait celle du foyer. Et la petite fille, sans même y penser, poussa dans cette culture, globale et chaleureuse.

La petite ne savait pas.

Mais elle sentait bien tout ce qui aurait manqué si elle était restée hors, elle qui, en plus, devait assumer le manque du père dont tout le monde lui parlait. Ton père t'aurait dit, Marie...

Comme Marie aura écouté parler l'ensemble du village.

Et, lui orchestrant les voix, celle de son père absent.

Elle entend encore une petite chanson - peut-être un poème de son père ? - dont elle n'a gardé que l'unique rime. Il y était dit que dormance serait levance, Levance fleurance, et le tout Vivance.

Dormance, Levance. Fleurance et Vivance.

Marie en était à la première partie : celle qui ensemence. Ce qu'elle voyait, elle le voulait tout.

- Dis, Mémée, dis-moi encore.

Elle aurait voulu être sans limites et creusée au maximum pour tout recevoir ensemble, tout prendre à la fois pour comprendre plus tard, sans rien laisser perdre, sans rien égarer.

- Mais tu es insatiable ! disait la Mémée Tasine. Tu m'uses toute la salive. Qu'est-ce que tu peux faire de toutes mes jacasseries ?

- J'sais pas, Mémée, dis quand même.

Marie sentait bien qu'il lui fallait vouloir tout.

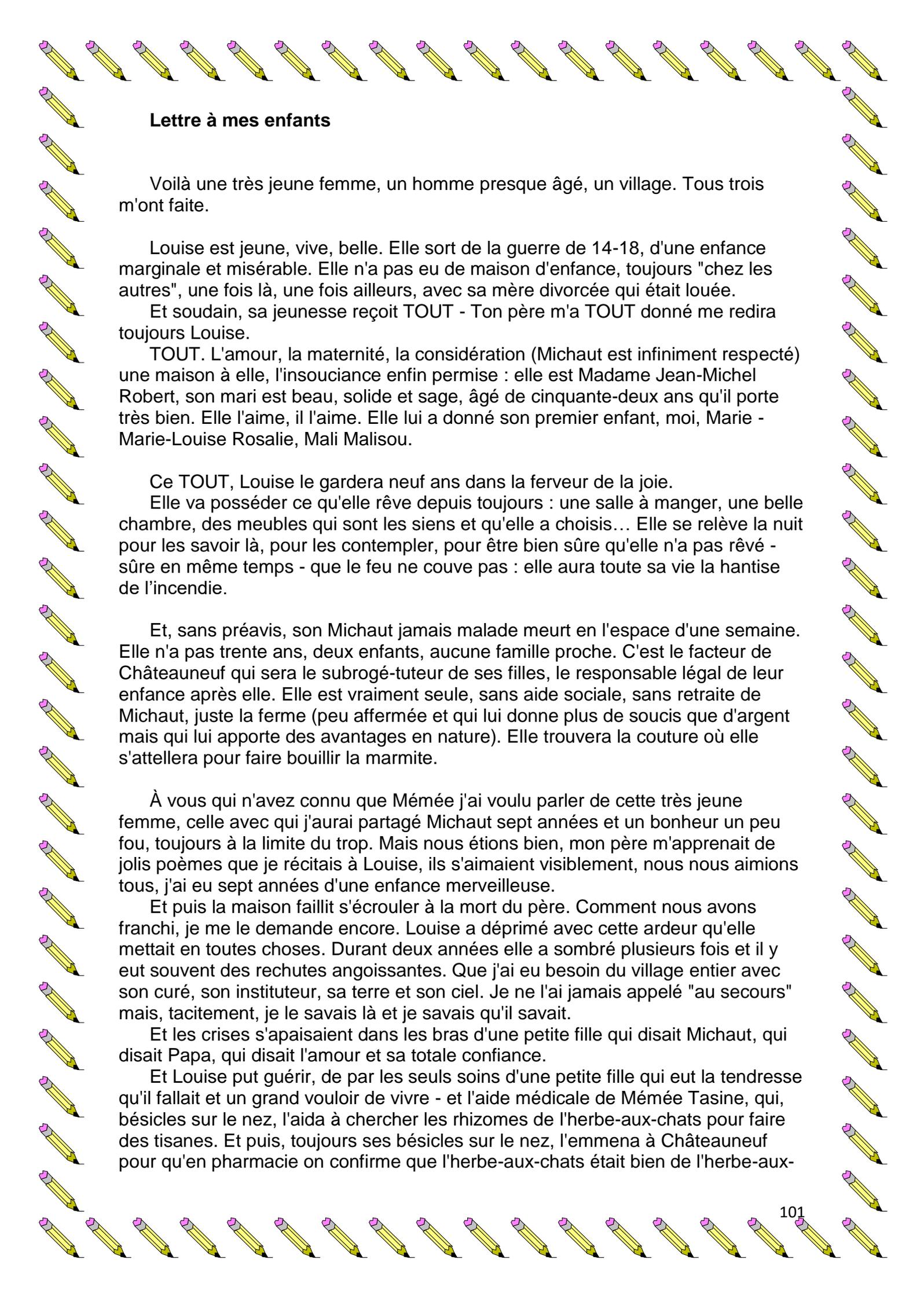
Et la vivance venue, Marie comprend maintenant.

Cette boulimie, c'était un grand vouloir d'ouverture au fleuve de vie. Une sorte de besoin-joie de tout préparer en elle pour que tout soit bien semé et tout pousse un jour.

Et son village modeste où partout l'argent manquait était, pour les choses de la vie, terre et levain tout ensemble. Un levain si fort venu de si loin qu'il lève toujours.

Et ce qu'Anne essaie de dire par Marika, Paul et Louise, Julie et les autres, c'est qu'elle est Marie qui fut ce qu'a semé son enfance de force à vouloir poursuivre.

Et Marie existe, avance et demeure par cette voie poursuivie.



Lettre à mes enfants

Voilà une très jeune femme, un homme presque âgé, un village. Tous trois m'ont faite.

Louise est jeune, vive, belle. Elle sort de la guerre de 14-18, d'une enfance marginale et misérable. Elle n'a pas eu de maison d'enfance, toujours "chez les autres", une fois là, une fois ailleurs, avec sa mère divorcée qui était louée.

Et soudain, sa jeunesse reçoit TOUT - Ton père m'a TOUT donné me redira toujours Louise.

TOUT. L'amour, la maternité, la considération (Michaut est infiniment respecté) une maison à elle, l'insouciance enfin permise : elle est Madame Jean-Michel Robert, son mari est beau, solide et sage, âgé de cinquante-deux ans qu'il porte très bien. Elle l'aime, il l'aime. Elle lui a donné son premier enfant, moi, Marie - Marie-Louise Rosalie, Mali Malisou.

Ce TOUT, Louise le gardera neuf ans dans la ferveur de la joie.

Elle va posséder ce qu'elle rêve depuis toujours : une salle à manger, une belle chambre, des meubles qui sont les siens et qu'elle a choisis... Elle se relève la nuit pour les savoir là, pour les contempler, pour être bien sûre qu'elle n'a pas rêvé - sûre en même temps - que le feu ne couve pas : elle aura toute sa vie la hantise de l'incendie.

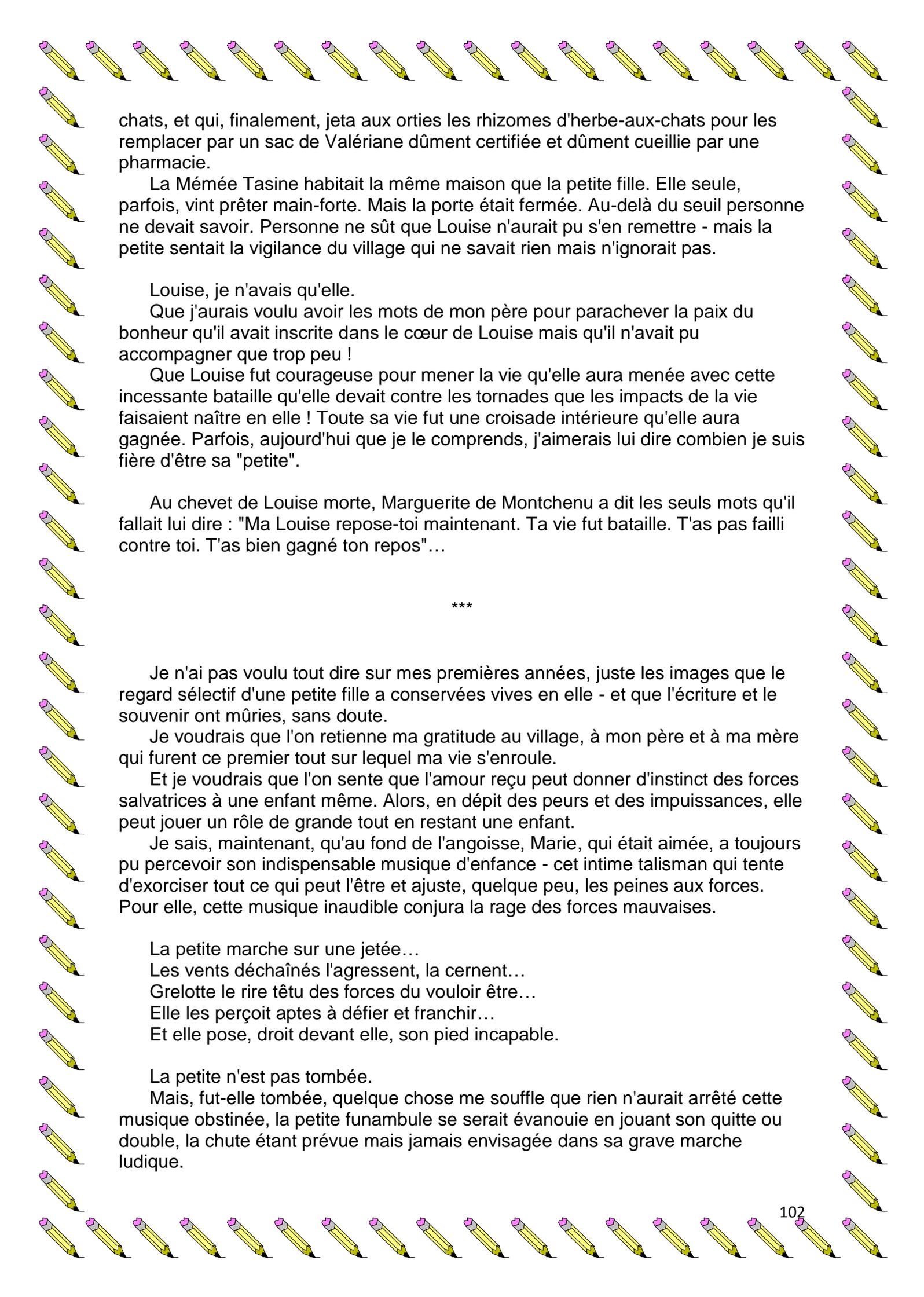
Et, sans préavis, son Michaut jamais malade meurt en l'espace d'une semaine. Elle n'a pas trente ans, deux enfants, aucune famille proche. C'est le facteur de Châteauneuf qui sera le subrogé-tuteur de ses filles, le responsable légal de leur enfance après elle. Elle est vraiment seule, sans aide sociale, sans retraite de Michaut, juste la ferme (peu affermée et qui lui donne plus de soucis que d'argent mais qui lui apporte des avantages en nature). Elle trouvera la couture où elle s'attellera pour faire bouillir la marmite.

À vous qui n'avez connu que Mémée j'ai voulu parler de cette très jeune femme, celle avec qui j'aurai partagé Michaut sept années et un bonheur un peu fou, toujours à la limite du trop. Mais nous étions bien, mon père m'apprenait de jolis poèmes que je récitais à Louise, ils s'aimaient visiblement, nous nous aimions tous, j'ai eu sept années d'une enfance merveilleuse.

Et puis la maison faillit s'écrouler à la mort du père. Comment nous avons franchi, je me le demande encore. Louise a déprimé avec cette ardeur qu'elle mettait en toutes choses. Durant deux années elle a sombré plusieurs fois et il y eut souvent des rechutes angoissantes. Que j'ai eu besoin du village entier avec son curé, son instituteur, sa terre et son ciel. Je ne l'ai jamais appelé "au secours" mais, tacitement, je le savais là et je savais qu'il savait.

Et les crises s'apaisaient dans les bras d'une petite fille qui disait Michaut, qui disait Papa, qui disait l'amour et sa totale confiance.

Et Louise put guérir, de par les seuls soins d'une petite fille qui eut la tendresse qu'il fallait et un grand vouloir de vivre - et l'aide médicale de Mémée Tasine, qui, bésicles sur le nez, l'aida à chercher les rhizomes de l'herbe-aux-chats pour faire des tisanes. Et puis, toujours ses bésicles sur le nez, l'emmena à Châteauneuf pour qu'en pharmacie on confirme que l'herbe-aux-chats était bien de l'herbe-aux-



chats, et qui, finalement, jeta aux orties les rhizomes d'herbe-aux-chats pour les remplacer par un sac de Valériane dûment certifiée et dûment cueillie par une pharmacie.

La Mémée Tasine habitait la même maison que la petite fille. Elle seule, parfois, vint prêter main-forte. Mais la porte était fermée. Au-delà du seuil personne ne devait savoir. Personne ne sût que Louise n'aurait pu s'en remettre - mais la petite sentait la vigilance du village qui ne savait rien mais n'ignorait pas.

Louise, je n'avais qu'elle.

Que j'aurais voulu avoir les mots de mon père pour parachever la paix du bonheur qu'il avait inscrite dans le cœur de Louise mais qu'il n'avait pu accompagner que trop peu !

Que Louise fut courageuse pour mener la vie qu'elle aura menée avec cette incessante bataille qu'elle devait contre les tornades que les impacts de la vie faisaient naître en elle ! Toute sa vie fut une croisade intérieure qu'elle aura gagnée. Parfois, aujourd'hui que je le comprends, j'aimerais lui dire combien je suis fière d'être sa "petite".

Au chevet de Louise morte, Marguerite de Montchenu a dit les seuls mots qu'il fallait lui dire : "Ma Louise repose-toi maintenant. Ta vie fut bataille. T'as pas failli contre toi. T'as bien gagné ton repos"...

Je n'ai pas voulu tout dire sur mes premières années, juste les images que le regard sélectif d'une petite fille a conservées vives en elle - et que l'écriture et le souvenir ont mûries, sans doute.

Je voudrais que l'on retienne ma gratitude au village, à mon père et à ma mère qui furent ce premier tout sur lequel ma vie s'enroule.

Et je voudrais que l'on sente que l'amour reçu peut donner d'instinct des forces salvatrices à une enfant même. Alors, en dépit des peurs et des impuissances, elle peut jouer un rôle de grande tout en restant une enfant.

Je sais, maintenant, qu'au fond de l'angoisse, Marie, qui était aimée, a toujours pu percevoir son indispensable musique d'enfance - cet intime talisman qui tente d'exorciser tout ce qui peut l'être et ajuste, quelque peu, les peines aux forces. Pour elle, cette musique inaudible conjura la rage des forces mauvaises.

La petite marche sur une jetée...

Les vents déchaînés l'agressent, la cernent...

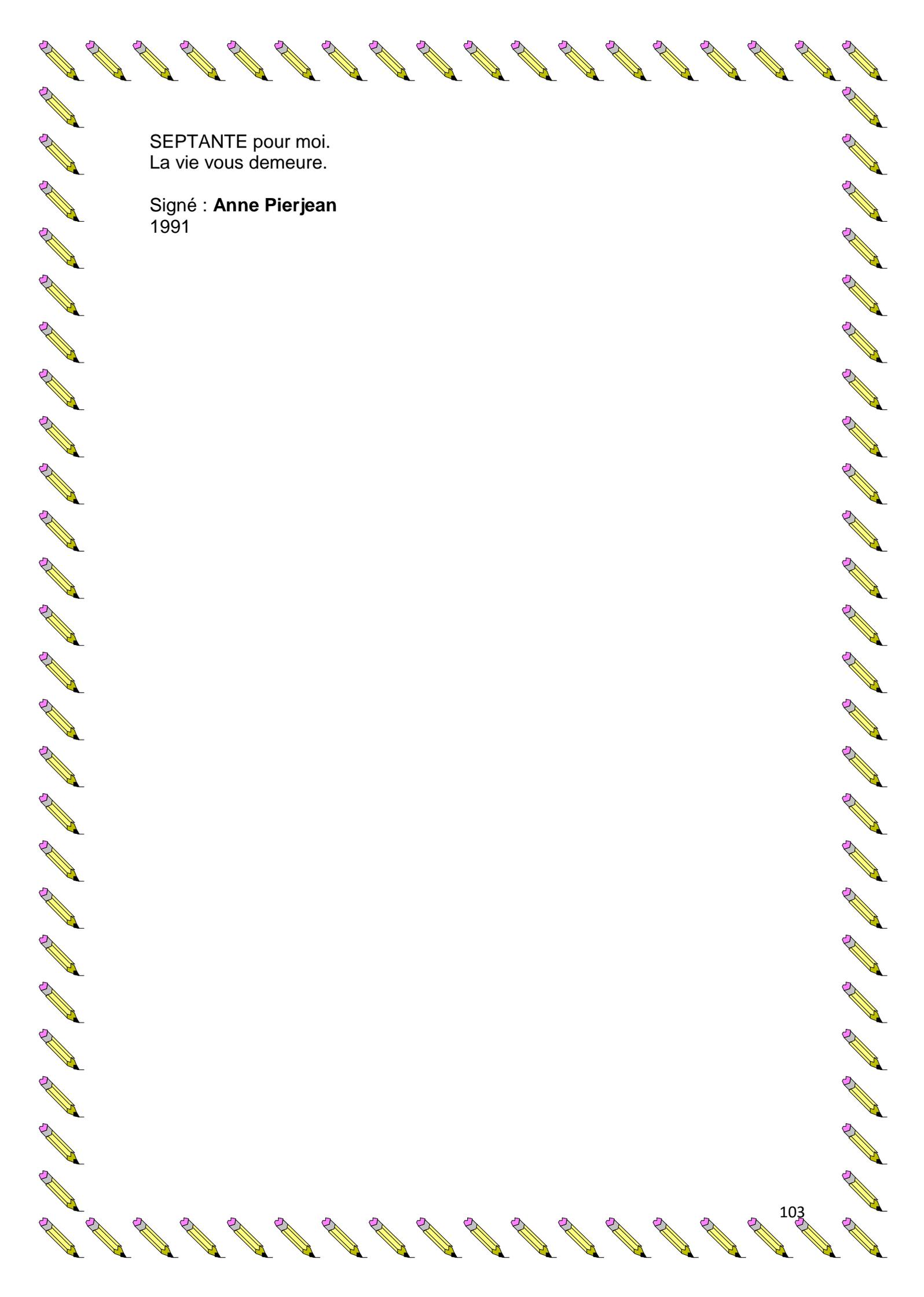
Grelotte le rire têtu des forces du vouloir être...

Elle les perçoit aptes à défier et franchir...

Et elle pose, droit devant elle, son pied incapable.

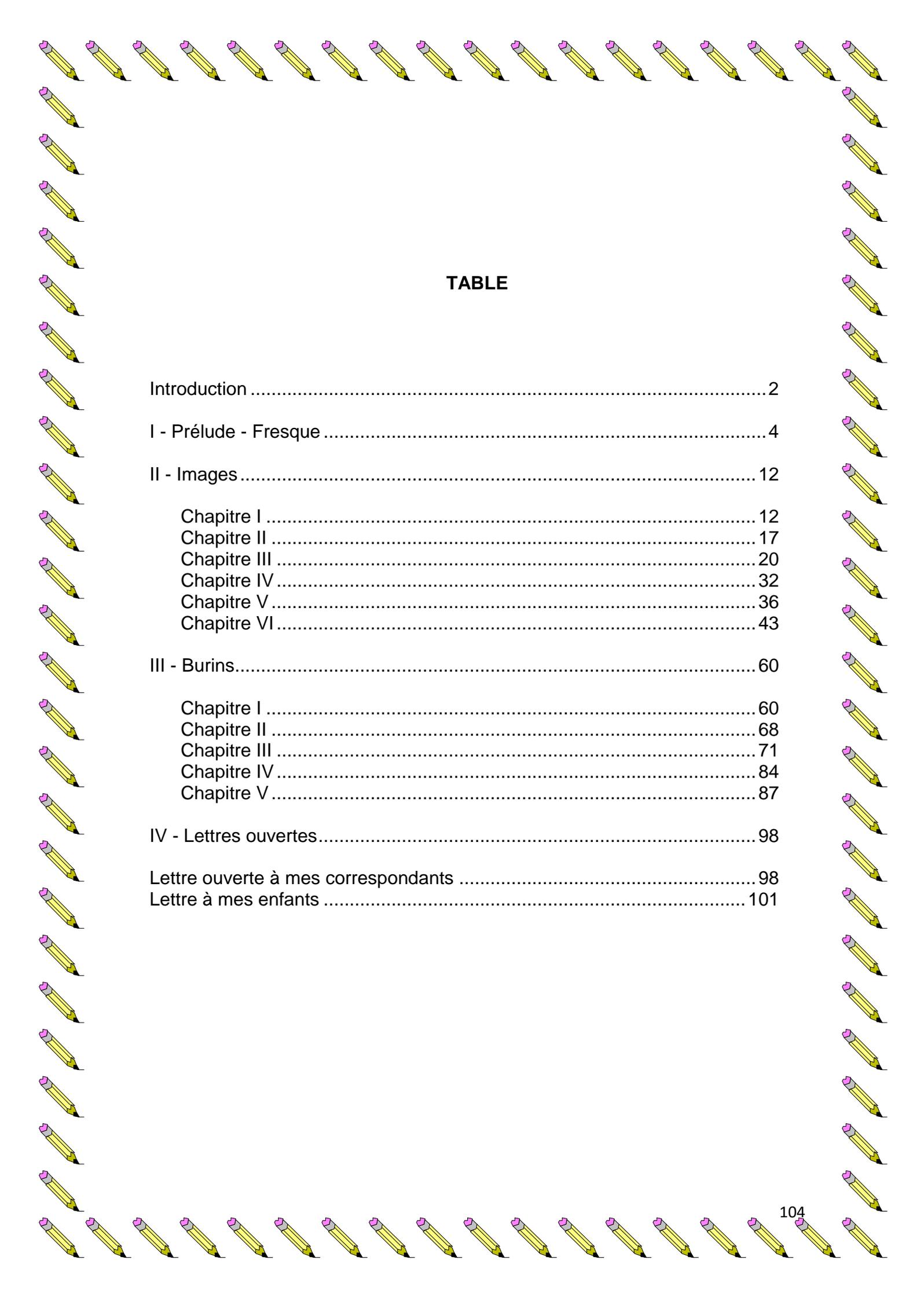
La petite n'est pas tombée.

Mais, fut-elle tombée, quelque chose me souffle que rien n'aurait arrêté cette musique obstinée, la petite funambule se serait évanouie en jouant son quitte ou double, la chute étant prévue mais jamais envisagée dans sa grave marche ludique.



SEPTANTE pour moi.
La vie vous demeure.

Signé : **Anne Pierjean**
1991



TABLE

Introduction	2
I - Prélude - Fresque	4
II - Images	12
Chapitre I	12
Chapitre II	17
Chapitre III	20
Chapitre IV	32
Chapitre V	36
Chapitre VI	43
III - Burins.....	60
Chapitre I	60
Chapitre II	68
Chapitre III	71
Chapitre IV	84
Chapitre V	87
IV - Lettres ouvertes.....	98
Lettre ouverte à mes correspondants	98
Lettre à mes enfants	101